

Bilan L'UVE

ÉTÉ 2025 - CHF 9,80

Justine Mettraux, l'amour du large

AVENTURIÈRE

ÉVASION

Les nouvelles tendances
du tourisme de luxe

VINS DE PROVENCE

La soif des stars pour
les grands domaines

À l'occasion de la carte blanche qui lui a été donnée par la maison champenoise Ruinart, l'artiste vaudois nous a ouvert les portes de son atelier berlinois. Les créations issues de la collaboration seront visibles à Art Basel ce mois de juin. LAETITIA THÉTAZ

CRÉATION
ART

Julian Charrière, en conversation avec la nature

Février 2025, Berlin est sous la neige et les températures glaciales. Situé dans le quartier historique de Tempelhof, qui abritait l'aéroport éponyme jusqu'en 2008, le studio de Julian Charrière se niche au cœur d'une ancienne usine de fabrication de malt. Acquis en 2000 par un groupe d'investisseurs, elle est ensuite transformée dans une perspective de durabilité.

Le site est immense et l'accès au studio, qui se trouve au premier étage, se fait par une petite porte d'entrée qui balaie le froid de l'extérieur pour s'ouvrir sur les bureaux de l'artiste. Chaleureux et disponible, il se raconte, de sa voix claire et profonde, à travers les travaux emblématiques qui jalonnent sa carrière.

Accrochée sur l'un des murs, une photographie issue de la série «The Blue Fossil Entropic Stories», est d'une beauté saisissante. Datant de 2013, cette image de l'intervention de Charrière lors de sa deuxième expédition en Islande, dans l'océan Arctique, immortalise son escalade d'un iceberg avec une lampe torche à la lumière bleue. On y voit l'artiste essayer de faire fondre la glace sous ses pieds, questionnant ainsi notre rapport à l'environnement. «Une grande partie de mon travail parle de cette matérialité. Nous avons besoin de toucher à nouveau, nous devons nous engager plus activement avec le paysage et être en dialogue continu.»

Avant ses grandes expéditions à la croisée de la science et de l'art, c'est à l'École d'art du Valais, à Sierre, que Julian Charrière a entamé sa formation artistique, avant de poursuivre, entre 2006 et 2013, un cursus universitaire à Berlin au sein de l'Université des arts. Il y participe notamment au programme du prestigieux «Institut für Raumexperimente» sous la direction d'Ólafur Eliásson.

Cela fait maintenant près de dix-huit ans que l'artiste originaire de Morges s'est installé dans la capitale allemande. Il a pris ses quartiers en 2011 dans ce lieu industriel qui accueille désormais une véritable communauté artistique composée d'anciens élèves d'Eliásson. Le studio de Charrière emploie une équipe dont le travail est partagé entre conception, administration, production et fabrication.

Entre glaciers, déserts et océans

Sa notoriété grandissante lui permet aujourd'hui de susciter une prise de conscience globale. Pendant qu'il travaille sur les concepts et les techniques à utiliser au cours de ses explorations, son équipe - qui repose sur un groupe de personnes dédiées à trouver des solutions - travaille à la réalisation concrète de ses idées. Ce processus continu d'expérimentation lui vaut aujourd'hui une reconnaissance internationale auprès des institutions, galeries et mécènes d'art contemporain.

Julian Charrière a été invité pour créer une installation immersive permanente dans les crayères de la maison Ruinart, fraîchement rénovées.

Représenté par six galeries, Julian Charrière ne vit à Berlin en réalité que quelques mois par année. En explorateur environnemental engagé, il choisit des destinations aussi insolites que reculées pour parler de la relation de l'homme à son milieu et de l'impact de nos actions sur la nature. Les steppes radioactives du Kazakhstan, l'atoll Bikini aux îles Marshall ou encore l'Arctique sont autant de destinations où l'artiste se plaît à entreprendre un dialogue, parfois provocateur, avec son audience. Inclassable, ce conteur d'histoires navigue avec une aisance entre les pratiques (sculpture, photographie, installation et performance).

Il était une fois la mer lutétienne

Le jour de notre rencontre, il rentre de Los Angeles, où il prépare une exposition au MOCA pour 2026. Aujourd'hui, c'est sa collaboration avec Ruinart dans le cadre du projet «Conversations with Nature» qui l'occupe. L'artiste a été invité pour créer une installation immersive permanente pour les crayères de la maison champenoise, fraîchement rénovées.

Familier de la Champagne pour y avoir passé de nombreuses vacances étant enfant, l'artiste s'est inspiré de l'un de ses souvenirs qui rappellent le passé géologique du site. «Quand j'allais me promener dans les champs avec mon grand-père, je trouvais des

«Aller à l'intérieur des crayères, c'est plonger dans la mémoire géologique de la mer.»

Julian Charrière, artiste

moules, des conques, alors j'ai compris qu'il y avait eu la mer une fois! Dès lors, j'ai collectionné des fossiles, des pierres: la géologie est au cœur de mon travail.»

Réveiller les fantômes marins endormis dont la mémoire est préservée dans la craie des crayères de Reims, c'est ce que tente de faire le projet bioacoustique de Charrière. L'installation diffusera des sons (enregistrés sur les récifs de Raja Ampat et Wakatobi) qui, par effet de résonance dans l'espace en cloche des crayères, rappelleront que la mer d'aujourd'hui fait écho à celle d'hier. «Quarante-cinq millions d'années en arrière, cette mer s'étendait sur toute l'Europe et Paris, Lutèce à ce moment-là, se trouvait à son bord. C'était une mer tropicale. Aller à l'intérieur des crayères, c'est plonger dans la mémoire géologique de la mer», poursuit l'artiste.

Le deuxième volet du projet se compose de dix photolithographies semi-abstraites de paysages sous-marins qui portent en elles la matérialité des crayères, Charrière ayant créé des pigments à partir de la craie issue du site de Reims pour les réaliser. Elles seront visibles lors de plusieurs foires, dont Art Basel ce mois de juin ou Art Basel Paris à l'automne. Pour ce qui est de l'installation permanente à Reims, il faudra attendre fin juin pour avoir la chance d'en apprécier la portée, avec une coupe de champagne à la main bien sûr. 1.





Laetitia Thétaz
chroniqueuse art

MARCHÉ DE L'ART

Ecce Rosso, rebelle et radical



Nous sommes en février 1906, le sculpteur turinois Medardo Rosso s'apprête à réaliser ce qui sera sa dernière sculpture. Les années qui suivent, il les passera principalement à réinterpréter ses œuvres antérieures, notamment à travers la photographie. À ce

moment-là, l'artiste est invité à Londres par le célèbre collectionneur et industriel anglais Ludwig Mond à participer à l'exposition de la New Gallery intitulée «The International Society of Sculptors, Painters and Gravers».

La même année, Rosso expose une fois de plus au Salon d'automne, à Paris, et une exposition réunissant 22 de ses sculptures et dessins lui est consacrée par la galerie londonienne Eugène Cremetti. Quand Mond lui commissionne le portrait de son fils de 6 ans, Alfred William, il accepte, non sans réticence...

Vision poétique

Invité dans la prestigieuse maison du collectionneur, Rosso peine à réaliser le portrait du petit garçon. «Il voyait l'enfant quotidiennement, comme le veut la vie familiale mais, malgré tous ses efforts, il ne parvenait à rien», raconte la belle-fille du sculpteur à l'historienne de l'art Margaret Scolari Barr en 1960.

«Un soir, lors d'une réception, le salon était rempli d'invités élégants. Soudain, un rideau s'écarta de quelques centimètres et le petit garçon jeta un coup d'œil à l'intérieur, les lèvres entrouvertes de stupeur, puis il disparut.» Inspiré par cette vision, Rosso se serait précipité dans sa chambre, travaillant toute la nuit et toute la journée du lendemain

jusqu'à achever la tête. «On le trouva endormi sur un canapé, encore vêtu de ses habits de soirée», poursuit sa belle-fille. Rosso appelle l'œuvre «Ecce Puer».

Le critique Ardengo Soffici avance une autre histoire sur l'origine de la sculpture. Selon lui, Rosso aurait vu le petit garçon par une matinée ensoleillée, et les fines lignes traversant son visage seraient en fait une représentation des rayons du soleil. Dans les deux cas, cette œuvre est le fruit d'une vision poétique.

Comme le couple n'a pas apprécié l'œuvre, estimant qu'elle ne ressemblait pas à l'enfant, l'artiste ne sera pas

payé et repartira avec sa sculpture sous le bras. À son retour à Paris, il reçoit la visite de Georges Clemenceau, qui l'acquiert en 1907 pour le Musée du Luxembourg. Elle y restera jusqu'en 1928, année où le fils de Rosso, Francesco, récupère le plâtre, en mauvaise condition, et fait don, en échange, du buste en bronze «Ecce Puer».

Émotion pure

Aujourd'hui, cette œuvre de Rosso, flottant entre figuration et abstraction, est incontestablement reconnue comme l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. Elle transcende le simple portrait, devenant une représentation universelle de l'émotion pure.

À l'occasion de sa grande exposition de printemps, «Inventing Modern Sculpture», le Kunstmuseum de Bâle présente

quatre versions d'«Ecce Puer» qui permettent de mettre en lumière la démarche quasi obsessionnelle de Rosso relative à la matière et au cadrage de ses sculptures. Avec son art de l'observation, Rosso réussit le pari de figer dans la matière la fragilité et l'impermanence. À découvrir jusqu'au 10 août.

